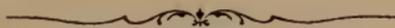


petite foi, pourquoi doutez-vous? N'avez-vous donc point de mémoire? Oubliez-vous donc que je suis le Dieu fidèle dans ses promesses de secours et de délivrance? Ce secours si providentiel nous a réconfortés, et lorsque nous sommes sur la pente du découragement, nous pensons à la fidélité de notre Rédempteur dans le passé. »



ARRIVÉE DE M. ET MADAME DANIEL KECK A MABOULÉLA

Mabouléla, 6 novembre 1881.

Cher monsieur Casalis,

Voici déjà dix jours que nous sommes arrivés dans la station de nos vieux parents et que nous avons le bonheur de travailler à l'œuvre des Missions parmi les païens! Que le saint nom de Dieu soit loué de ce qu'après tant d'années de préparation je suis entré dans la carrière si belle, si bienfaisante de messager de la Bonne Nouvelle au milieu de ces chers Bassoutos que vous m'avez appris à aimer comme missionnaire, après que je les avais aimés comme enfant.

Dieu merci, nous allons tous très bien; mon frère Paul est un peu fatigué. Comment, du reste, en serait-il autrement après un si long voyage? Le premier missionnaire du Lessouto que nous avons vu est M. Hermann Dieterlen; il est venu nous surprendre le dimanche soir 23, chez les amis Hoffmann, Boers établis tout près d'Hermon, de ce côté-ci du Calédon. Dieterlen nous a appris la terrible nouvelle concernant nos amis Golaz. Quel coup inattendu ç'a été pour nous! Que Dieu console les pauvres parents, qu'il soutienne et encourage notre cher M. Taylor et l'œuvre du Sénégal si éprouvée.

Partis de chez les Hoffmann de bonne heure, le lundi matin, nous avons voyagé avec notre ami jusqu'à midi.

Quels doux et intéressants entretiens nous avons eus ensemble. Grâce à quatorze magnifiques bœufs que votre fils nous envoyait de Morija, nous roulions rapidement.

Le lendemain, mardi, arrive un messenger de Mabouléla, qui, après avoir cheminé quelques heures avec nous, nous devança pour aller annoncer notre arrivée.

Nos gens de la station avaient aussi réuni vingt bœufs et nous les avaient envoyés pour nous aider. Vous voyez quelle caravane nous formions. Avec nos dix-huit bœufs qui avaient fait tout le voyage, les quatorze de Morija et les vingt nouveaux, nous n'avions pas moins de cinquante-deux quadrupèdes qui traînaient nos wagons ou les suivaient.

Nous dételons une dernière fois, mercredi matin, dans « le défilé de Botau, » que vous connaissez sans doute fort bien. Encore quelques heures et nous arriverons... Chacun regarde cette route qui s'étend bien loin. Personne ne viendra-t-il nous souhaiter la bienvenue ?

Tout à coup nous apercevons des petits points noirs qui grossissent rapidement : ce sont des cavaliers, puis un *cart* traîné par quatre vigoureux chevaux. Il n'y a pas à s'y tromper, ce sont des gens de Mabouléla ! Dans le cart se trouvent votre fils avec son petit Maurice, ma sœur Louise et les petites Mabille ; à cheval sont ma sœur Julie, et mon brave ami Henry Dyke, qui conduit militairement cinquante cavaliers. Que c'est aimable à nos amis de Morija de s'être ainsi dérangés pour assister à notre réception ! Au commandement, les cavaliers mettent pied à terre et nous serrent la main. Quelle expression de joie se peignait sur tous les visages, surtout quand je reconnaissais un tel ou un tel. C'étaient des exclamations de bonheur !

« Veux-tu monter ton cheval ? » me dit Henry Dyke. On avait acheté pour moi une jolie bête brune, qui fera mes délices par sa vivacité et sa légèreté à la course.

Une nouvelle surprise nous attendait : au haut de la colline nous apercevons des drapeaux. C'est l'école qui vient

nous souhaiter la bienvenue. Les enfants se placent sur deux rangs : tous sont endimanchés, les garçons ont des turbans verts, les jeunes filles des turbans roses. Nous mettons pied à terre ; des chants enlevés avec entrain et enthousiasme résonnent dans cette plaine que j'ai si souvent parcourue dans mon enfance.

Nous partons au galop pour la station.

Ici nous trouvons ma bonne mère entourée de tous les vieux et de toutes les vieilles du village. Rien de plus touchant que de voir ces aveugles, ces impotents qui se sont traînés jusque-là pour nous serrer la main.

Quand les wagons furent arrivés et que mon frère se fut installé devant la maison, tout le monde se groupa ; nous chantâmes un cantique, je lus une partie du psaume 107 et mon père fit une prière d'actions de grâces.

Telle a été, cher monsieur, ma rentrée à la maison paternelle après onze ans et demi d'absence. Grâce à Dieu, tous les miens ont été conservés et l'œuvre du Seigneur a fait des progrès réjouissants. Que de païens j'avais laissés ici il y a onze ans, qui maintenant sont au nombre des membres de l'Église du Christ.

Le jeudi suivant, nos amis de Morija reprenaient le chemin de leur station, après avoir assisté à une petite cérémonie très intéressante pour nous. Le matin, en sortant de notre chambre, nous avons trouvé, ma femme et moi, une troupe de Bassoutos devant la maison. Ils formaient un cercle, et au milieu étaient des présents : six poules, deux moutons, un cochon, un chien, un chat. On nous donnait aussi une belle génisse, mais elle était déjà au pâturage, autrement elle aurait figuré au milieu des autres cadeaux.

Depuis notre arrivée, nous nous sommes mis à l'œuvre ; le travail ne manque pas, je vous assure, dans la station, et tout autour, une quantité de petits villages de Bassoutos au service des fermiers suffiraient au besoin pour remplir le temps d'un missionnaire.

Avec mon bon cheval, j'ai déjà visité deux endroits où les païens sont encore rebelles aux appels de l'Évangile.

Nous avons eu aujourd'hui une belle fête. Nous avons distribué la Cène à près de cent fidèles. Notre petite chapelle était bondée d'auditeurs attentifs. J'ai eu à prêcher deux fois, car mon vieux père se fatigue très vite; il tousse beaucoup. Mon sessouto me revient sans peine, et plus je vais, plus je me sens heureux d'être enfin en activité. Dans une prochaine lettre, je me propose de vous entretenir de l'œuvre proprement dite.

Mercredi nous partons, ma femme et moi, pour Morija, où nous assisterons, dimanche prochain, au baptême de votre nouveau petit-fils et d'un fils d'Henry Dyke.

Mille amitiés à tous les habitants de la Maison des Missions.

Croyez-moi votre dévoué et reconnaissant

D. KECK.

---

#### DÉMISSION DU MISSIONNAIRE DORMOY.

Dans la dernière lettre que M. Coillard a adressée à nos lecteurs, il annonçait que la station de Lérivé allait bientôt être vacante. Cette nouvelle, qui aura échappé à quelques-uns, n'aura pas manqué de frapper ceux qui lisent notre journal avec attention. Nous devons aujourd'hui en donner la confirmation officielle. M. Dormoy, pour des raisons de famille qui n'appartiennent pas à la publicité, a cru devoir nous envoyer sa démission. Il s'est engagé à rembourser à la Société les frais de ses études à l'école des Batignolles et à la Maison des Missions, ce qui n'ôtera rien aux regrets que nous donne sa retraite.

---